

Bonjour à toutes et à tous !

Vous trouverez ci-dessous la leçon de lecture que nous avons en partie travaillée en classe.

Vous pouvez réaliser autant d'exercices de compréhension à la lecture que vous le désirez à partir de la page 15.

Si vous souhaitez que votre travail serve d'évaluation formative, vous pouvez me l'envoyer à l'adresse mail suivante : monsieurdolcimascolo@gmail.com

À bientôt !

M. Dolcimascolo

Cours de français

DIVERS

Manifester sa compréhension d'un récit

I. INTRODUCTION

Manifester sa compréhension à la lecture d'un récit signifie prouver que tu comprends un récit quand tu le lis.

Cela demande de réaliser successivement deux exercices assez complexes :

1. lire et comprendre un texte
2. montrer en répondant à un questionnaire que tu as compris le texte.

Cette leçon a donc pour objectif de travailler différents savoirs et savoir-faire qui te conduiront à développer ta compréhension à la lecture et ta capacité à répondre clairement à un questionnaire.

De plus, les textes que nous aborderons ont été choisis car ils sont particulièrement attractifs. Ainsi, ils prouveront peut-être à tou(te)s que *lire* peut être synonyme de *passer un moment agréable*.

II. PREMIER ESSAI

1. Mise en situation

Un élève a réalisé l'exercice de compréhension à la lecture donné ci-dessous (*Voir III. Questionnaire de lecture à corriger*). Place-toi dans la peau d'un professeur de façon à corriger les erreurs qu'il a commises.

2. Consignes de réalisation

Lis le récit qui t'est donné en page 2 et 3. Ensuite, **corrige directement sur le questionnaire les erreurs commises. Les réponses de l'élève sont écrites dans une police d'écriture différente.**

Les erreurs peuvent provenir :

- d'**informations erronées**, qui ne concordent pas avec le récit ;
- de **maladresses** dans l'application des **consignes** ;
- d'**imprécisions** ;
- de **formulations fautives**.

3. Questionnaire de lecture à corriger

Lis le texte qui suit. Ensuite, réponds au questionnaire en respectant les consignes données.

Cauchemar en vert

Il s'éveilla en prenant conscience des tenants et aboutissants de la grande décision qu'il avait prise la veille au soir alors que, allongé dans son lit, il cherchait le sommeil. Cette décision, il fallait qu'il s'y tienne sans faiblir s'il voulait un jour recommencer à se sentir un homme à part entière. Il fallait qu'il soit ferme et intransigeant et exige de sa femme qu'elle consente au divorce, 5 ou alors tout serait perdu et il n'en aurait plus jamais le courage. Cette issue était inévitable, depuis le début même de leur mariage, six ans auparavant ; ce point crucial n'avait été que longuement retardé. Il en prenait maintenant conscience.

Être le mari d'une femme plus forte que lui, plus forte sur tous les plans, n'était pas simplement une chose intolérable ; peu à peu cela avait aggravé sa faiblesse, sa faiblesse sans 10 espoir. Sa femme non seulement pouvait le surpasser en tout, mais elle le surpassait de fait. Véritable athlète, elle le battait sans difficulté au golf, au tennis... Elle montait mieux à cheval, elle marchait plus vite que lui ; elle conduisait leur auto mieux qu'il ne saurait jamais le faire. Imbattable dans tous les domaines, elle l'écrasait au bridge et aux échecs, et même au poker 15 auquel elle jouait comme un homme. Plus grave encore ; elle avait peu à peu pris en main son entreprise et la gestion de ses fonds ; non seulement elle était capable de gagner plus d'argent qu'il n'avait jamais su ou même rêvé d'en gagner, mais elle y arrivait. Il n'y avait pas eu une seule échappatoire pour son « moi » – pour le peu qui en restait -, malmené et mis en déroute au long des années de ce malheureux mariage.

Il n'y en avait pas eu jusqu'à maintenant, jusqu'à l'arrivée de Laura. Douce et adorable petite 20 Laura, leur invitée qui vivait chez eux depuis une huitaine de jours et qui était tout ce que n'était pas sa femme, fragile et légère, adorablement éperdue et féminine. Il en était follement amoureux et, il s'en rendait bien compte, elle était son salut. Marié avec Laura, il pourrait redevenir un homme. Et elle accepterait de l'épouser, il en était sûr ; il fallait qu'il l'épouse, car elle était son seul espoir. Cette fois, il fallait qu'il gagne... quoi que sa femme pût dire ou faire.

25 Il prit sa douche et s'habilla sans perdre de temps, travaillé par la discussion tendue à venir, mais impatient d'en avoir fini avant que se soit émoussé son courage. Il descendit et trouva sa femme seule à table, devant le petit déjeuner.

Elle leva la tête quand il entra.

30 - Bonjour, mon chéri, dit-elle, Laura a déjà pris son petit-déjeuner et elle est sortie faire un tour. C'est moi qui lui ai demandé de sortir, pour pouvoir te parler en tête à tête.

Parfait ! se dit-il en s'asseyant en face de sa femme.

Sa femme avait donc vu et compris ce qui se passait et elle allait lui rendre les choses plus faciles en amenant elle-même la conversation sur le sujet brûlant.

35 - Tu comprends, William, dit-elle, il faut que nous divorcions. Je sais que ce sera un coup très dur pour toi... mais Laura et moi nous nous aimons, et nous allons partir ensemble.

Fredric BROWN

Réponds aux questions suivantes en formulant des phrases personnelles. Pour les questions à choix multiple, coche la(les) réponse(s) correcte(s).

/15 → /20

1) Cite tous les personnages du récit.

William, sa femme et Laura.

/1

2) Coche la définition correcte des mots suivants en te servant du contexte dans lequel ils sont utilisés.

a) **Intransigeant** (ligne 4)

arrangeant

désagréable

intraitable

/0⁵

b) **Une échappatoire** (ligne 17)

une astuce

une excuse

une sortie

/0⁵

c) **Émoussé** (ligne 26)

affaibli

renforcé

volé

/0⁵

3) Le personnage principal a pris la veille une importante décision.

a) Quelle est cette décision ?

Qu'il va divorcer.

/1

b) Explique pour quelle raison il l'a prise.

Parce qu'il est amoureux de Laura.

/2

c) Cite six exemples qui permettent d'illustrer ta réponse précédente.

/3

1. *Le sport*

2. *L'équitation*

3. *La marche*

4. *La conduite*

5. *Le bridge*

6. *Le poker*

4) Quelle(s) qualité(s) trouve-t-il chez Laura et pas chez sa femme ?

/2

Il l'aime.

5) Complète les phrases suivantes de façon à ce qu'elles aient du sens.

/2

Dans un premier temps, lorsque sa femme demande à lui parler, William pense que sa femme a compris. Ensuite, il comprend qu'elle veut aussi le quitter.

6) Pourquoi l'auteur a-t-il intitulé sa nouvelle « Cauchemar en vert » ? Sois précis(e) !

/2

Parce que le personnage vit un cauchemar.

RETOUR SUR L'EXERCICE

Quelle est ta méthode pour réaliser un exercice de compréhension à la lecture ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

À RETENIR

- Pour répondre correctement à un questionnaire de lecture, il est conseillé de suivre la démarche suivante :
 - 1)
 - 2)
 - 3)
 - 4)
- Lorsque tu retournes au texte pour y trouver un élément de réponse, il n'est évidemment pas indispensable de le relire entièrement. **De façon à être efficace dans la recherche d'une réponse dans un texte long, tu dois être capable d'employer des stratégies de lecture ; c'est-à-dire d'adapter ta façon de lire un texte en fonction de ton objectif.**

➔ Voir fiche-outil : *Les stratégies de lecture*

Précise quelle est la stratégie de lecture à employer idéalement pour répondre à...

a) la question 2 de la page 3 ;

.....

b) la question 3a de la page 3;

.....

c) la question 3c de la page 4 ;

.....

d) la question 5 de la page 4.

.....

III. COMMENT LIRE UN QUESTIONNAIRE DE LECTURE ET Y RÉPONDRE ?

Lis le texte qui suit. Ensuite, réponds au questionnaire en respectant les consignes données.

COUP DE GIGOT

Dans la salle de séjour chaude et rangée, les rideaux tirés, les deux lampes allumées, la sienne et l'autre en face, près du fauteuil vide, Mary Maloney attendait le retour de son mari.

Il émanait d'elle et de ses moindres gestes une atmosphère aimable et posée. La courbure de sa nuque, quand elle se penchait sur sa couture, exprimait une étrange sérénité. Elle était au sixième mois de sa grossesse, et sa peau avait acquis une exquise transparence, sa bouche s'était adoucie, ses yeux, comme agrandis, avaient pris un éclat plus profond.

Quand l'horloge marqua 5 heures moins 10, elle entendit un claquement de portière. La clef tourna dans la serrure. Elle posa son ouvrage et se leva pour aller au-devant de l'arrivant et l'embrasser.

Pour elle, ce moment était toujours un moment béni. Après les longues heures passées seule, c'était une immense satisfaction que d'être assise auprès de son mari à profiter de sa présence. Elle adorait l'attitude nonchalante qu'il prenait dans son fauteuil et aussi sa façon de passer une porte, de traverser une pièce à grands pas mesurés. Elle aimait l'expression intense et lointaine à la fois du regard qu'il posait sur elle, le curieux dessin de ses lèvres, et jusqu'à son parti pris de ne jamais parler de sa fatigue.

- Chéri, dit-elle, veux-tu que j'aie te chercher un peu de fromage à grignoter ? Je n'ai pas préparé de dîner parce que j'ai pensé que nous irions au restaurant.

- Non, fit-il.

- Si tu es trop fatigué pour sortir, continua-t-elle, ça ne fait rien. Le congélateur est plein. Je peux te servir ici. Tu n'auras même pas à te lever de ton fauteuil.

Elle l'interrogeait du regard, guettant un acquiescement, un sourire, un petit signe de tête. Il resta impassible.

- De toute manière, je vais te chercher un peu de fromage et des crackers.

- Je n'y tiens pas, dit-il.

Elle s'agita, décontenancée.

- Mais enfin, insista-t-elle, il faut que tu dînes, je peux nous faire des côtelettes d'agneau. Ou du porc. Comme tu préfères.

- Ce n'est pas la peine.

30 - Mais chéri, il faut que tu manges !

De toute façon, je vais préparer quelque chose, et tu feras ce que tu voudras.

Elle se leva et déposa son ouvrage à côté de la lampe, sur la table, mais il l'arrêta :

- Reste assise, dit-il. Juste une minute. Il faut que je te parle.

- Qu'est-ce qu'il y a, chéri ?

35 Qu'est-ce qui se passe ?

- Tu vas avoir un choc. Mais je suis arrivé à la conclusion que la seule chose à faire était de tout te dire maintenant.

Ce fut bref. Quatre ou cinq minutes, pas plus. Elle l'écouta tout au long, sans bouger, une sorte d'horreur étonnée se peignant sur ses traits au fur et à mesure que les mots l'éloignaient d'elle. Et déjà il concluait :

40

- Voilà. Je sais que le moment est plutôt mal venu, mais je n'avais pas le choix. Bien entendu, je te donnerai de l'argent et je m'arrangerai pour que tu ne manques de rien. Mais j'aimerais autant qu'on évite les histoires. Ça serait mauvais pour ma carrière.

Dans un souffle, elle réussit à articuler :

45 - Je vais faire le dîner.

Cette fois, il ne l'arrêta pas. Elle quitta la pièce, en ayant l'impression de ne plus sentir le plancher sous ses pieds. Elle ne sentait plus rien du tout. Tout était devenu machinal : descendre à la cave, allumer la lumière, ouvrir le congélateur, y plonger la main. Elle attrapa ce qui se présenta.

50 Un gigot d'agneau.

Très bien. Ils mangeraient du gigot. Elle remonta, traversa la salle de séjour. Son mari était debout devant la fenêtre, le dos vers elle. Elle s'arrêta.

- Je t'en prie, dit-il, sans se retourner ne prépare rien pour moi, je sors.

55 Alors elle s'approcha de lui, sans hâte ; d'un seul ample mouvement, elle souleva bien haut le gigot congelé et le lui assena de toutes ses forces sur la nuque. Ce fut aussi radical qu'une barre d'acier.

La violence du coup, le craquement, la petite table qui culbuta quand il s'affaissa sur le tapis, tout cela la fit émerger de son état de choc. Lentement, elle commença à faire surface. N'en croyant pas ses yeux, elle resta là, figée près du corps, les mains toujours cramponnées à son grotesque gourdin.

60

- Je l'ai tué, constata-t-elle.

Et ce fut extraordinaire comme elle devint lucide tout à coup. Femme de policier, elle savait très bien quelle peine elle encourait. Cela lui était égal. Ce serait même plutôt un soulagement. Mais il y avait l'enfant. Qu'allait-il devenir ? Comment la justice traite-t-elle les meurtrières enceintes ?

Faute de le savoir, Mary Maloney préféra ne courir aucun risque.

Elle porta le gigot dans la cuisine, le disposa dans un plat et le mit à cuire au four. Puis elle se lava les mains et alla se planter devant la glace. Elle essaya d'arborer un sourire. Il ne lui parut pas très naturel. « Bonjour, dit-elle à haute voix, je voudrais des pommes de terre. » Sa voix non plus n'était pas très naturelle.

Elle fit plusieurs répétitions, puis mit son manteau et sortit. Il n'était pas 6 heures, et l'épicerie était encore ouverte.

- Bonsoir, dit-elle d'un ton enjoué, et elle sourit à l'homme derrière le comptoir.

- Bonsoir, madame Maloney.

- Je voudrais des pommes de terre, s'il vous plaît. Et une boîte de petits pois.

L'épicier se retourna pour attraper la boîte sur l'étagère.

- Mon mari est trop fatigué pour sortir ce soir. D'habitude, comme vous le savez, le jeudi nous allons toujours au restaurant. Me voilà prise au dépourvu : je n'ai pas un seul légume à la maison.

- Vous avez de la viande, au moins ?

- Oui, bien sûr. J'ai un beau gigot que je gardais au congélateur. J'ai dû le mettre au four tout congelé. Vous croyez que ça ira quand même ?

- Personnellement, c'est toujours ce que je fais. Avec ça, il ne vous faut rien d'autre ?

La tête inclinée, l'épicier regardait sa cliente d'un air engageant.

- Qu'est-ce que vous allez lui donner comme dessert ?

- Qu'est-ce que vous me proposez ?

- Pourquoi pas une belle tranche de ce gâteau ? dit-il après avoir jeté un regard autour de lui. Je sais qu'il aime ça.

- Parfait, dit-elle. Effectivement, il adore.

Elle paya, prit son paquet, fit son plus beau sourire et sortit.

Et maintenant, se dit-elle en pressant le pas, elle allait retrouver son mari qui l'attendait, et elle allait lui préparer un bon dîner. Le pauvre, il était si fatigué ! Certes, s'il arrivait, qu'elle doive

trouver chez elle quelque chose d'anormal, ou de dramatique, ou même d'atroce, alors, naturellement, elle aurait un choc, et sous le coup du chagrin et de l'horreur elle deviendrait
95 comme folle. Mais attention ! Pour le moment, elle ne s'attendait à rien.

C'est donc le sourire aux lèvres et une petite chanson dans la tête qu'elle rentra par la porte de la cuisine. Et puis quand elle le vit étendu sur le tapis, elle eut effectivement un vrai choc. Les souvenirs de leur amour et des moments passés à l'attendre resurgirent en elle, elle s'agenouilla près de lui et répandit un torrent de larmes. Ce lui fut très facile. Elle n'eut même pas besoin de
100 se forcer.

Au bout de quelques minutes, elle se releva et alla téléphoner. Une voix masculine répondit. Elle s'écria aussitôt :

- Vite ! Venez vite ! Patrick est mort !

- Qui êtes-vous ?

105 - Madame Maloney. Madame Patrick Maloney.

- J'arrive, dit l'homme.

Peu après, elle entendait la voiture. Elle alla ouvrir la porte ; deux agents entrèrent. Elle les connaissait bien, comme presque tous ceux du poste. C'est dans les bras de Jack Noonan qu'elle éclata en sanglots, à bout de nerfs.

110 Elle raconta son histoire : elle était allée faire des courses chez l'épicier et au retour avait trouvé Patrick écroulé sur le tapis. Tandis qu'elle parlait d'une voix entrecoupée, Noonan découvrait un petit peu de sang coagulé sur la tête du mort. Il le montra à O'Malley qui se précipita sur le téléphone.

Le médecin arriva, suivi cette fois de deux inspecteurs dont l'un était inconnu de Mary. Elle
115 refit son récit et en reprenant depuis le début. Elle expliqua qu'elle avait mis sa viande au four – « Elle y est toujours », précisa-t-elle -, qu'elle était sortie pour aller acheter des légumes à l'épicerie, et qu'en revenant à la maison... - Quelle épicerie ? demanda soudain un des inspecteurs.

Elle la lui indiqua. Il chuchota quelques mots à son collègue qui fila et revint un quart d'heure
120 plus tard avec une page de notes. Toujours secouée de sanglots, Mary Maloney saisit quelques bribes de phrases : « ... apparemment tout à fait normale... très gaie... voulait le régaler ce soir... petits pois... gâteau... impossible qu'elle... »

Sur ce, le docteur se retira et on emporta le corps sur une civière. Elle se retrouva seule avec les deux inspecteurs et les deux agents.

125 Jack Noonan lui parla avec douceur. Son mari, lui dit-il, avait été tué par un coup asséné sur la nuque avec un instrument lourd et massif, presque certainement en métal. Le meurtrier pouvait avoir emporté l'arme, mais il se pouvait aussi qu'il l'ait jetée ou cachée quelque part sur les lieux.

- Toujours le même principe, conclut-il, trouvez l'arme, et vous aurez le meurtrier.

130 Y avait-il quelque chose chez elle qui aurait pu servir au crime? Une très grosse clef à molette, par exemple, ou un lourd vase de métal ?

Elle dit qu'elle n'avait pas de vase de ce genre.

- Alors une grosse clef à molette ?

Elle ne pensait pas, à moins que dans le garage...

135 Elle resta assise dans son fauteuil tandis qu'ils s'affairaient à fouiller la maison. Puis elle les entendit marcher sur le gravier, et par moments elle voyait briller le faisceau d'une lampe torche dans l'interstice des rideaux. Elle s'avisa que la pendule sur la cheminée marquait presque 9 heures. Il se faisait tard.

Les recherches continuaient. Le sergent Noonan sortit de la cuisine et dit:

140 - Vous savez, madame Maloney, que le four est toujours allumé et que la viande est toujours dedans ?

- Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle.

- Je ferais mieux de l'arrêter, vous ne croyez pas ?

- Oui, s'il vous plaît, Jack. Merci beaucoup.

Quand le sergent reparut, elle leva vers lui ses grands yeux sombres noyés de larmes :

145 - Pourriez-vous me rendre un petit service, vous et les autres ?

- On peut essayer, madame Maloney.

150 - Voilà, dit-elle, vous êtes tous de bons amis de mon cher Patrick, et vous vous démenez pour retrouver son assassin. Mais il est tard, vous devez avoir très faim, et je sais que Patrick ne me pardonnerait jamais - Dieu ait son âme - de ne rien vous offrir sous son toit. Faites-moi la gentillesse de manger le gigot qui est au four. Il doit être juste à point maintenant.

- Je n'oserais jamais, dit Jack Noonan.

- Je vous en prie, supplia-t-elle. Moi, je n'y toucherai sûrement pas. Je vous le répète, c'est un service que vous me rendrez. Après, vous reprendrez votre travail.

155 De toute évidence les quatre policiers avaient faim, mais ils se firent beaucoup prier avant d'aller s'attabler dans la cuisine.

La porte était ouverte, et de son fauteuil Mary put écouter leur conversation. Ils avaient la voix empâtée de qui parle la bouche pleine.

- Reprends-en, Charlie.

- Non. Il faudrait quand même en laisser.

160 - Puisqu'elle veut qu'on le finisse! Elle l'a dit.

- Alors d'accord, redonne m'en un peu.

- Ça devait peser son poids, le truc qui a servi à étendre le pauvre Patrick.

- Justement, on devrait le trouver facilement.

- C'est bien ce que je pense.

165 - Le type qui s'en est servi, il ne va sûrement pas le trimbalier éternellement.

- Mon vieux, moi, je parierais que l'engin n'est pas loin. Si ça se trouve, on l'a sous le nez, qui nous crève les yeux.

A côté, Mary Maloney se mit à rire doucement.

Roald DAHL

Réponds aux questions suivantes en formulant des phrases personnelles. Pour les questions à choix multiple, coche la(les) réponse(s) correcte(s).

/24 → /20

1) Mary tue son mari...

- de sang froid.
- par accident.
- sans préméditation¹.

/1

2) Femme de policier, elle savait très bien quelle peine elle encourait (lignes 62-63). Que signifie cette phrase ?

- Le meurtre de son mari lui coûterait cher parce qu'il était policier.
- Elle était au courant de la peine qu'un meurtrier risquait, car son mari était policier.
- Sa peine serait élevée si elle était démasquée car les policiers voudraient venger la mort d'un de leurs collègues.

/1

3) La vie que Mary mène avec son mari est...

- originale et aventureuse.
- routinière et tranquille.
- douloureuse et passionnée.

/2

Justifie ta réponse :

.....

¹ Préméditer un crime : prévoir et préparer un crime

4) Quelle est la première réaction de Mary Maloney après avoir tué son mari ?

/2

- Elle poursuit ses occupations comme si de rien n'était.
- Elle reste immobile, stupéfaite par son geste.
- Elle est soulagée à l'idée de ne plus avoir à supporter son mari.

Justifie ton choix en citant un extrait du texte :

.....

5) Quand Mary propose aux policiers de manger le gigot qu'elle a préparé...

/2

- elle doit beaucoup insister, mais ils finissent par accepter l'invitation.
- ils acceptent directement de manger chez elle.
- ils opposent une faible résistance avant d'accepter.

Justifie ton choix en citant un extrait du texte :

.....

6) Pour quelle raison tue-t-elle son mari ?

/2

.....

.....

7) a) Selon les policiers, quelle peut être l'arme du crime ?

/1

.....

.....

.....

.....

b) Quelle est la vraie arme du crime ? Que devient-elle à la fin de l'histoire ?

/1

.....

.....

8) Explique de façon personnelle pourquoi Mary Maloney ne veut pas aller en prison.

/2

.....

.....

.....

9) Quel est le premier élément de l'enquête qui disculpe Mary aux yeux des policiers ? Autrement dit, à partir de quel moment les enquêteurs s'écartent-ils de la solution ? Sois précis(e) !

/2

.....

.....

.....

10) Explique toute la mise en scène montée par Mary pour empêcher la police de la croire coupable (à partir du meurtre).

/3

.....

.....

.....

.....

.....

11) Explique précisément pourquoi Mary Maloney se met à rire à la toute fin de la nouvelle.

/3

.....

.....

.....

.....

12) D'après toi, peut-on dire que Mary n'aimait pas son mari ? Justifie ta réponse par un (des) élément(s) du texte et des explications personnelles.

/2

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

RETOUR SUR L'EXERCICE

a) Comment lis-tu une question ou une consigne de façon à t'assurer de la comprendre ?

.....

.....

b) Comment réponds-tu à une question de façon à t'assurer que ta réponse soit acceptée ?

.....

.....

À RETENIR

- Lire les consignes et questions très attentivement avant d'y répondre est évidemment indispensable. Identifier des consignes et questions est un outil efficace. Les mots-clés sont les mots qui précisent quelle action effectuer et comment l'effectuer.
- Il faut toujours veiller à apporter les éléments imposés par la question : certaines questions exigent un extrait du texte, d'autres des idées personnelles uniquement ; une consigne peut demander de souligner, une autre d'entourer, etc.
- Sauf si une consigne précise le contraire, une réponse est toujours formulée sous la forme d'une phrase grammaticalement correctement, c'est-à-dire qu'elle doit contenir (au moins) un Elle doit être rédigée à l'aide du registre de langue courant.
- De plus, une réponse doit avoir du sens, être compréhensible sans lire la question. Commencer une réponse par un mot-lien (*que, parce que, car, pour, pour que...*) est donc une erreur.
- Faire référence à (en reprenant des phrases du texte et/ou en expliquant un passage de l'histoire) est toujours bienvenu pour développer et justifier une réponse, sauf si une consigne l'interdit.
- Certaines questions demandent de simplement citer une (ou plusieurs) information(s), ce sont des questions La réponse à une question fermée est la même pour tout le monde.
- Parfois, répondre à une question demande « plus » que citer des informations du texte. On parle dans ce cas de questions Il faut alors développer ou justifier sa réponse.
- Le principe général pour développer une réponse est de se mettre à la place du correcteur et de se demander : *si je n'avais pas lu le récit, comprendrais-je l'histoire à l'aide de ma seule réponse ?* Si oui, la réponse est normalement suffisante. Si non, il vaut mieux y apporter des explications supplémentaires.

a) Surligne les mots-clés des questions et consignes des pages 11 à 13.

b) Lesquelles de ces questions et consignes t'imposent de fournir un extrait du texte ?

.....

c) Laquelle te l'interdit ?

.....

d) Cite le numéro de deux questions ouvertes.

.....

e) Cite le numéro de deux questions fermées.

.....

IV. QUELS SONT LES DIFFÉRENTS TYPES DE QUESTIONS DE COMPRÉHENSION D'UN RÉCIT ?

- 1) Lis le texte qui suit. Ensuite, réponds au questionnaire en respectant les consignes données.

Cauchemar en jaune

Il fut tiré du sommeil par la sonnerie du réveil, mais resta couché un bon moment après l'avoir fait taire, à repasser une dernière fois les plans qu'il avait établis pour une escroquerie dans la journée et un assassinat le soir.

5 Il n'avait négligé aucun détail, c'était une simple récapitulation finale. À vingt heures quarante-six, il serait libre, dans tous les sens du mot. Il avait fixé le moment parce que c'était son quarantième anniversaire et que c'était l'heure exacte où il était né. Sa mère, passionnée d'astrologie, lui avait souvent rappelé la minute précise de sa naissance. Lui-même n'était pas superstitieux, mais cela flattait son sens de l'humour de commencer sa vie nouvelle à quarante ans, à une minute près.

10 De toute façon, le temps travaillait contre lui. Homme de loi spécialisé dans les affaires immobilières, il voyait de très grosses sommes passer entre ses mains : une partie de ces sommes y restait. Un an auparavant, il avait « emprunté » cinq mille dollars, pour les placer dans une affaire sûre, qui allait doubler ou tripler la mise, mais où il en perdit la totalité. Il « emprunta » un nouveau capital, pour diverses spéculations, et pour rattraper sa perte initiale. Il avait maintenant environ trente mille dollars de retard, le trou ne
15 pouvait guère être dissimulé désormais plus de quelques mois et il n'y avait pas le moindre espoir de le combler en si peu de temps. Il avait donc résolu de réaliser le maximum en argent liquide sans éveiller les soupçons, en vendant diverses propriétés. Dans l'après-midi, il disposerait de plus de cent mille dollars, plus qu'il ne lui en fallait
20 jusqu'à la fin de ses jours.

Et jamais, il ne serait pris. Son départ, sa destination, sa nouvelle identité, tout était prévu et figolé, il n'avait négligé aucun détail. Il y travaillait depuis des mois.

Sa décision de tuer sa femme, il l'avait prise un peu après coup. Le mobile était simple : il la détestait. Mais c'est seulement après avoir pris la résolution de ne jamais aller
25 en prison, de se suicider s'il était pris, que l'idée lui était venue : puisque de toute façon, il mourrait s'il était pris, il n'avait rien à perdre en laissant derrière lui une femme morte au lieu d'une femme en vie.

Il avait eu beaucoup de mal à ne pas éclater de rire devant l'opportunité du cadeau d'anniversaire qu'elle lui avait fait (la veille, avec vingt-quatre heures d'avance):

30 une belle valise neuve. Elle l'avait aussi amené à accepter de fêter son anniversaire en allant dîner en ville, à sept heures. Elle ne se doutait pas de ce qu'il avait préparé pour continuer la soirée de fête. Il la ramènerait à la maison avant vingt heures quarante-six et satisferait son goût pour les choses bien faites en se rendant veuf à la minute précise. Il y avait aussi un avantage pratique à la laisser morte : s'il l'abandonnait vivante et
35 endormie, elle comprendrait ce qui s'était passé et alerterait la police en constatant, au matin, qu'il était parti. S'il la laissait morte, le cadavre ne serait pas trouvé avant deux ou peut-être trois jours, ce qui lui assurerait une avance bien plus confortable.

A son bureau, tout se passa à merveille ; quand l'heure fut venue d'aller retrouver sa femme, tout était paré. Mais elle traîna devant les cocktails et traîna encore au
40 restaurant ; il en vint à se demander avec inquiétude s'il arriverait à la ramener à la maison avant vingt heures quarante-six. C'était ridicule, il le savait bien, mais il avait fini par attacher une grande importance au fait qu'il voulait être libre à ce moment-là et non une minute avant ou une minute après. Il gardait l'œil sur sa montre.

Attendre d'être entrés dans la maison l'aurait mis en retard de trente secondes.
45 Mais sur le porche, dans l'obscurité, il n'y avait aucun danger ; il ne risquait rien, pas plus qu'à l'intérieur de la maison. Il abattit la matraque de toutes ses forces, pendant qu'elle attendait qu'il sorte sa clé pour ouvrir la porte. Il la rattrapa avant qu'elle ne tombe et parvint à la maintenir debout, tout en ouvrant la porte de l'autre main et en la refermant de l'intérieur.

50 Il posa alors le doigt sur l'interrupteur et une lumière jaunâtre envahit la pièce. Avant qu'ils aient pu voir que sa femme était morte et qu'il maintenait le cadavre d'un bras, tous les invités à la soirée d'anniversaire hurlèrent d'une seule voix :

- Surprise !

Frédéric BROWN

Réponds aux questions suivantes en formulant des phrases personnelles. Pour les questions à choix multiple, coche la(les) réponse(s) correcte(s).

/16 → /20

1) Explique ce qui, dès le premier paragraphe, donne envie de lire la suite du récit.

/1

.....
.....

2) Pour quelle(s) raison(s) l'assassin décide-t-il de commettre son crime à 20h46 précises ?

/1

.....
.....

3) Explique de façon personnelle comment le personnage s'est retrouvé avec une dette de 30.000 dollars.

/2

.....

.....

.....

.....

.....

4) Pourquoi décide-t-il de disparaître et de changer de vie ?

/2

.....

.....

5) La femme du personnage principal lui offre une valise la veille de son anniversaire. Pourquoi ce cadeau lui donne-t-il envie de rire ? Explique le comique de la situation.

/2

.....

.....

.....

.....

6) Explique les différentes raisons pour lesquelles il décide de tuer sa femme avant de disparaître.

/3

.....

.....

.....

.....

.....

.....

7) Explique le double sens de « surprise » dans ce texte

/1

.....

.....

.....

.....

.....

8) Explique le titre *Cauchemar en jaune*.

12

À RETENIR

• Les questions posées peuvent viser trois types d'informations :

1. les **informations explicites**, qui se trouvent clairement écrites (on peut les souligner dans le texte) ;
2. les **informations implicites**, qui ne sont pas écrites, sont sous-entendues (on ne peut pas les souligner dans le texte) ;
3. les **informations interprétées**, qui relèvent de l'opinion, de la réflexion personnelle : on demande au lecteur d'analyser, d'exprimer son avis, son ressenti... Ces informations peuvent changer d'une personne à l'autre. Une réponse visant des informations interprétées doit donc être suffisamment développée pour être comprise et acceptée lors de la correction.

a) Quelles questions des pages 16 à 18 ciblent une (des) information(s) explicite(s) ?

b) Quelles questions des pages 16 à 18 ciblent une (des) information(s) implicite(s) ?

c) Quelles questions des pages 16 à 18 ciblent une (des) information(s) interprétée(s) ?

2) Lis le récit. Ensuite, répons au questionnaire en respectant les consignes.

Quand Angèle fut seule

Bien sûr, tout n'avait pas toujours marché comme elle l'aurait souhaité pendant toutes ces années ; mais tout de même, cela lui faisait drôle de se retrouver seule, assise à la grande table en bois. On lui avait pourtant souvent dit que c'était là le moment le plus pénible, le retour du cimetière. Tout s'était bien passé, tout se passe toujours bien d'ailleurs. L'église était pleine. Au cimetière, il lui avait fallu se faire embrasser par tout le village. Jusqu'à la vieille Thibaut qui était là, elle qu'on n'avait pas vue depuis un an au moins. Depuis l'enterrement d'Émilie Martin en fait. Et encore, y était-elle seulement, à l'enterrement d'Émilie Martin ?

Impossible de se souvenir. Par contre, Angèle aurait sans doute pu citer le nom de tous ceux qui étaient là aujourd'hui. André, par exemple, qui lui faisait tourner la tête, au bal, il y a bien quarante ans de cela. C'était avant que n'arrive Baptiste. Baptiste et ses yeux bleus, Baptiste et ses chemises à fleurs, Baptiste et sa vieille bouffarde², qu'il disait tenir de son père, qui lui-même... En fait ce qui lui avait déplu aujourd'hui, ç'avait été de tomber nez à nez avec Germaine Richard, à la sortie du cimetière. Celle-là, à soixante ans passés, elle avait toujours l'air d'une catin. Qu'elle était d'ailleurs.

Angèle se leva. Tout cela était bien fini maintenant. Il fallait que la mort quitte la maison. Les bougies tout d'abord. Et puis les chaises, serrées en rang d'oignon le long du lit. Ensuite, le balai. Un coup d'œil au jardin en passant. Non, décidément, il n'était plus là, penché sur ses semis³, essayant pour la troisième fois de la journée de voir si les radis venaient bien. Il n'était pas non plus là-bas, sous les saules. Ni même sous le pommier, emplissant un panier. Vraiment, tout s'était passé très vite, depuis le jour où en se réveillant, il lui avait dit que son ulcère recommençait à le taquiner. Il y était pourtant habitué, depuis le temps. Tout de même, il avait bientôt fallu faire venir le médecin. Mais il le connaissait trop bien pour s'inquiéter vraiment. D'ailleurs, Baptiste se sentait déjà un peu mieux... Trois semaines plus tard, il faisait jurer à Angèle qu'elle ne les laisserait pas l'emmenner à l'hôpital. Le médecin était revenu. Il ne comprenait pas. Rien à faire, Baptiste, tordu de douleur sur son lit, soutenait qu'il allait mieux, que demain, sans doute, tout cela serait déjà oublié. Mais, quand il était seul avec elle, il lui disait qu'il ne voulait pas mourir à l'hôpital. Il savait que c'était la fin, il avait fait son temps. La preuve, d'autres, plus jeunes, étaient partis avant lui... Il aurait seulement bien voulu tenir jusqu'à la Saint-Jean. Mais cela, il ne le disait pas. Angèle le savait, et cela lui suffisait. La Saint-Jean, il ne l'avait pas vue

² Bouffarde = pipe

³ Semis : terre ensemencée

cette année. Le curé était arrivé au soir, Baptiste était mort au petit jour. Le mal qui lui sciait le corps en deux avait triomphé. C'était normal.

35 Angèle ne l'avait pas entendue arriver. Cécile, après s'être changée, était venue voir si elle n'avait besoin de rien. De quoi aurait-elle pu avoir besoin ? Angèle la fit asseoir. Elles parlèrent. Enfin, Cécile parla. De l'enterrement bien sûr, des larmes de quelques-uns, du chagrin de tous. Angèle l'entendait à peine.

40 Baptiste et elle n'étaient jamais sortis de Sainte-Croix, et elle le regrettait un peu. Elle aurait surtout bien aimé aller à Lourdes. Elle l'avait aimé son Baptiste dès le début, ou presque. Pendant les premières années de leur mariage elle l'accompagnait aux champs pour lui donner la main. Mais depuis bien longtemps, elle n'en avait plus la force. Alors elle l'attendait veillant à ce que le café soit toujours chaud, sans jamais être bouillant.

45 Elle avait appris à le surveiller du coin de l'œil, levant à peine le nez de son ouvrage. Et puis, pas besoin de montre. Elle savait quand il lui fallait aller nourrir les volailles, préparer le dîner. Elle savait quand Baptiste rentrait. Souvent Cécile venait lui tenir compagnie. Elle apportait sa couture, et en même temps les dernières nouvelles du village. C'est ainsi qu'un jour elle lui dit, sur le ton de la conversation bien sûr, qu'il lui semblait bien avoir aperçu Baptiste discutant avec Germaine Richard, près de la vigne. Plusieurs fois au cours des mois qui suivirent, Cécile fit quelques autres « discrètes » allusions. Puis elle n'en parla plus. Mais
50 alors Angèle savait. Elle ne disait rien. Peu à peu elle s'était habituée. Sans même avoir eu à y réfléchir, elle avait décidé de ne jamais en parler à Baptiste, ni à personne. C'était sa dignité. Cela avait duré jusqu'à ce que Baptiste tombe malade pour ne plus jamais se relever. Cela avait duré près de vingt ans. Son seul regret, disait-elle parfois, était de n'avoir pas eu d'enfants. Elle ne mentait pas. Encore une raison de détester la Germaine Richard
55 d'ailleurs, car elle, elle avait un fils, né peu de temps après la mort de son père ; Edmond Richard, un colosse aux yeux et aux cheveux noirs qui avait été emporté en quelques semaines par un mal terrible, dont personne n'avait jamais rien su. Le fils Richard, on ne le connaissait pas à Sainte-Croix. Il avait été élevé par une tante, à Angers. Un jour cependant, c'était juste avant que Baptiste ne tombe malade, il était venu voir sa mère. Cécile était là,
60 bien sûr, puisque Cécile est toujours là où il se passe quelque chose. Elle lui avait trouvé un air niais, avec ses grands yeux bleus délavés. Angèle en avait semblé toute retournée.

Cécile était partie maintenant. La nuit était tombée. Angèle fit un peu de vaisselle. Elle lava quelques tasses, puis la vieille cafetière blanche, maintenant inutile, puisqu'Angèle ne buvait jamais de café. Elle la rangea tout en haut du bahut. Sous l'évier, elle prit quelques
65 vieux pots à confiture vides. À quoi bon faire des confitures, elle en avait un plein buffet. Elle prit également quelques torchons, un paquet de mort-aux-rats aux trois-quarts vide, et s'en alla mettre le tout aux ordures. Il y avait bien vingt ans qu'on n'avait pas vu un rat dans la maison.

Réponds aux questions suivantes en formulant des phrases. Pour les questions à choix multiples, coche la(les) réponse(s) correcte(s).

/20

1. a) Qui est le narrateur du récit ?

- C'est un narrateur interne.
- C'est un narrateur externe
- C'est un personnage du récit.

b) Justifie ta réponse :

.....

2. a) Complète le tableau suivant à l'aide des informations implicites que tu peux tirer des indices donnés. Veille à n'utiliser que les indices du tableau.

Indice 1	Indice 2	Informations implicites
Il y avait bien vingt ans qu'on n'avait pas vu un rat dans la maison.	Angèle jette un paquet de mort-aux-rats aux trois quarts vide.
Un paquet de mort-aux-rats aux trois quarts vide.	La mort inexplicquée de Baptiste dans d'atroces douleurs.
Le mal qui sciait le corps de Baptiste avait triomphé.	Angèle trouve cela normal.
Cécile a vu plusieurs fois Baptiste discuter avec Germaine Richard.	Angèle dit que Germaine Richard est « une catin ».
La couleur des yeux du fils de Germaine Richard.	La couleur des yeux de Baptiste

b) En rassemblant toutes les informations implicites données dans le tableau, explique avec précision la mort de Baptiste (mobile, criminel...).

/3

.....

.....

.....

.....

3. Angèle a-t-elle des enfants ? Justifie ta réponse en reprenant une phrase du texte.

/2

.....

.....

4. Détermine si les propositions suivantes sont vraies ou fausses en traçant une croix la colonne. Si une proposition est erronée, corrige-la brièvement.

/3

Propositions	Vrai	Faux
a) Angèle et son mari sont partis en voyage de noces. Correction :		
b) Angèle était amoureuse d'un autre garçon avant d'épouser Baptiste. Correction :		
c) Madame Thibaut ne sortira plus jamais de chez elle après l'enterrement d'Émilie Martin. Correction :		

5. L'auteur du texte a-t-il respecté l'ordre chronologique des événements ? Justifie ta réponse et illustre-la si possible par un exemple.

/3

.....

.....

.....

.....

6. D'après toi, Angèle a-t-elle aimé son mari du début à la fin ? Justifie ta réponse.

/2

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

3) Lis le texte qui suit. Ensuite, réponds au questionnaire en respectant les consignes données.

Happy Meal

Cette fille, je l'aime. J'ai envie de lui faire plaisir. J'ai envie de l'inviter à déjeuner. Une grande brasserie avec des miroirs et des nappes en tissu. M'asseoir près d'elle, regarder son profil, regarder les gens tout autour et tout laisser refroidir. Je l'aime.

« D'accord, me dit-elle, mais on va au McDonald. » Elle n'attend pas que je bougonne.

5 « Ça fait si longtemps... ajoute-t-elle en posant son livre près d'elle, si longtemps... »

Elle exagère, ça fait moins de deux mois. Je sais compter.

Mais bon. Cette jeune personne aime les nuggets et la sauce barbecue, qu'y puis-je ?

Si on reste ensemble assez longtemps, je lui apprendrai autre chose. Je lui apprendrai la sauce gribiche et les crêpes Suzette par exemple. Si on reste ensemble assez longtemps,
10 je lui apprendrai que les garçons des grandes brasseries n'ont pas le droit de toucher nos serviettes, qu'ils les font glisser en soulevant la première assiette. Elle sera bien étonnée.

Il y a tellement de choses que je voudrais lui montrer... tellement de choses. Mais je ne dis rien. Je prends mon pardessus en silence. Je sais comment sont les filles avec l'avenir : juste prometteuses. Je préfère l'emmener dans ce putain de McDo et la rendre heureuse
15 un jour après l'autre.

Dans la rue, je la complimente sur ses chaussures. Elle s'en offusque : « Ne me dis pas que tu ne les avais jamais vues, je les ai depuis Noël ! ». Je pique du nez, elle me sourit, alors je la complimente sur ses chaussettes. Elle me dit que je suis bête. Tu penses si je le savais. C'est la plus jolie fille de la rue.

20 J'éprouve un haut-le-cœur en poussant la porte. D'une fois sur l'autre, j'oublie à quel point je hais les McDonald. Cette odeur : graillon, laideur et vulgarité mélangés. Pourquoi les serveuses se laissent-elles ainsi enlaidir ? Pourquoi porter cette visière insensée ? Pourquoi les gens font-ils la queue ? Pourquoi cette musique d'ambiance ? Et pour quelle ambiance ? Je trépigne, les gens devant nous sont en survêtement. Les femmes sont laides
25 et les hommes sont gros. J'ai déjà du mal avec l'humanité, je ne devrais pas venir dans ce genre d'endroit. Je me tiens droit et regarde loin devant, le plus loin possible : le prix du

menu best-of McDeluxe. Elle le sent, elle sent ces choses. Elle prend ma main et la presse doucement. Elle ne me regarde pas. Je me sens mieux. Son petit doigt caresse l'intérieur de ma paume et mon cœur fait zigzag.

30 Elle change d'avis plusieurs fois. Comme dessert, elle hésite entre un milkshake ou un sundae caramel. Elle retrousse son mignon petit nez et tortille une mèche de cheveux. La serveuse est fatiguée et moi, je suis ému. Je porte nos deux plateaux. Elle se tourne vers moi :

- Tu préfères le coin fumeur, j'imagine ?

35 Je hausse les épaules.

- Si. Tu préfères. Je le sais bien.

Elle m'ouvre la voie. Ceux qui sont mal assis raclent leur chaise à son passage. Des visages se tournent. Elle ne les voit pas. Impalpable dédain de celles qui se savent belles. Elle cherche un petit coin où nous serons bien tous les deux. Elle a trouvé, me sourit encore, je ferme les yeux en signe d'acquiescement. Je pose notre pitance sur une table dégueulasse. Elle défait lentement son écharpe, dodeline trois fois de la tête avant de laisser voir son cou gracile. Je reste debout comme un grand nigaud.

- Pourquoi ne t'assieds-tu pas ?

- Je te regarde.

45 - Tu me regarderas plus tard. Ça va être froid.

- Tu as raison.

- J'ai toujours raison.

- Presque toujours.

Petite grimace.

50 J'allonge mes jambes dans l'allée. Je ne sais pas par quoi commencer. J'ai déjà envie de fumer. Je n'aime rien de tous ces machins emballés. Un garçon au crâne rasé est interpellé par deux braillards, je replie mes jambes pour laisser passer ce morveux.

J'ai un moment de doute. Que fais-je ici ? Avec mon immense amour et ma pochette turquoise. J'ai ce réflexe imbécile de chercher un couteau et une fourchette. Elle me dit :

55 - Tu n'es pas heureux ?

- Si, si.

- Alors mange !

Je m'exécute. Elle ouvre délicatement sa boîte de nuggets comme s'il s'était agi d'un coffret à bijoux. Je regarde ses mains. Elle a mis du vernis violet nacré sur ses ongles. Couleur aile de libellule. Je dis ça, je n'y connais rien en couleur de vernis, mais il se trouve qu'elle a deux petites libellules dans les cheveux. Minuscules barrettes inutiles qui n'arrivent pas à retenir quelques mèches blondes. Je suis ému. Je sais, je radote, mais je ne peux m'empêcher de penser : « Est-ce pour moi, en pensant à ce déjeuner, qu'elle s'est fait les ongles ce matin ? »

Je l'imagine, concentrée dans la salle de bains, rêvant déjà à son sundae caramel. Et à moi, un petit peu, fatalement. Elle trempe ses morceaux de poulet décongelés dans leur sauce chimique. Elle se régale.

- Tu aimes vraiment ça ?

- Vraiment.

- Mais pourquoi ?

Sourire triomphal.

- Parce que c'est bon.

Elle me fait sentir que je suis un ringard, ça se voit dans ses yeux. Mais du moins le fait-elle tendrement. Pourvu que ça dure.

Je l'accompagne donc. Je mastique et déglutis à son rythme. Elle ne me parle pas beaucoup mais j'ai l'habitude, elle ne me parle jamais beaucoup quand je l'emmène déjeuner : elle est bien trop occupée à regarder les tables voisines. Les gens la fascinent, c'est comme ça. Même cet énerguemène qui s'essuie la bouche et se mouche dans la même serviette juste à côté a plus d'attrait que moi.

Comme elle les observe, j'en profite pour la dévisager tranquillement. Qu'est-ce que j'aime le plus chez elle ? En numéro un, je mettrais ses sourcils. Elle a de très jolis sourcils. Très bien dessinés. Le bon Dieu devait être inspiré ce jour-là. En numéro deux, ses lobes d'oreilles. Parfaits. Ses oreilles ne sont pas percées. J'espère qu'elle n'aura jamais cette idée saugrenue. Je l'en empêcherai. En numéro trois, quelque chose de très délicat à décrire...

En numéro trois, j'aime son nez ou, plus exactement, les ailes de son nez. Ces deux petites

courbes de chaque côté, délicates et frémissantes. Roses. Douces. Adorables. En numéro quatre...

Mais déjà le charme est rompu : elle a senti que je la regardais et minaude en pinçant sa paille. Je me détourne. Je cherche mon paquet de tabac en tâtant toutes mes poches.

- 90 - Tu l'as mis dans ta veste.
- Merci.
- Qu'est-ce que tu ferais sans moi, hein ?
- Rien.

Je lui souris en me roulant une cigarette.

- 95 - Mais je ne serais pas obligé d'aller au McDo le samedi après-midi !

Elle s'en fiche de ce que je viens de dire. Elle attaque son sundae. Du bout de sa cuillère, elle commence par manger tous les petits éclats de cacahuètes et puis tout le caramel. Elle le repousse ensuite au milieu de son plateau.

- Tu ne le finis pas ?
100 - Non. En fait, je n'aime pas les sundaes. Ce que j'aime, c'est juste les bouts de cacahuètes et le caramel mais la glace, ça m'écoeure...
- Tu veux que je leur demande de t'en remettre ?
- De quoi ?
- Eh bien des cacahuètes et du caramel.
105 - Ils ne voudront jamais.
- Pourquoi ?
- Parce que je le sais. Ils ne veulent pas.
- Laisse-moi faire...

Je me lève en prenant son petit pot de crème glacée et me dirige vers les caisses. Je lui
110 fais un clin d'œil. Elle me regarde amusée. Je balise un peu. Je suis son preux chevalier investi d'une mission impossible. Discrètement, je demande à la dame un nouveau sundae. C'est plus simple. C'est plus sûr. Je suis un preux chevalier prévoyant.

Elle recommence son travail de fourmi. J'aime sa gourmandise. J'aime ses manières. Comment est-ce possible ? Tant de grâce. Comment est-ce possible ?

115 Je réfléchis à ce que nous allons faire ensuite... Où vais-je l'emmener ? Que vais-je faire
d'elle ? Me donnera-t-elle sa main, tout à l'heure, quand nous serons de nouveau dans la
rue ? Reprendra-t-elle son charmant pépiement là où elle l'avait laissé en entrant ? Où en
était-elle d'ailleurs ? Je crois qu'elle me parlait des vacances... Où irons-nous en vacances
cet été ? Mon Dieu ma chérie, mais je ne le sais pas moi-même... Te rendre heureuse un
120 jour après l'autre, je peux essayer, mais me demander ce que nous ferons dans six mois...
Comme tu y vas... Il faut donc que je trouve un sujet de conversation en plus d'une
destination de promenade. Preux, prévoyant et inspiré.

Les bouquinistes peut-être... Elle va râler... « Encore ! » Non, elle ne va pas râler. Elle
aussi aime me faire plaisir. Et puis, pour sa main, elle me la donnera, je le sais bien.

125 Elle plie sa serviette en deux avant de s'essuyer la bouche. En se levant, elle lisse sa
jupe et réajuste le col de son chemisier. Elle prend son sac et me désigne du regard
l'endroit où je dois reposer nos plateaux.

Je lui tiens la porte. Le froid nous surprend. Elle refait le nœud de son écharpe et sort
ses cheveux de dessous son manteau. Elle se tourne vers moi. Je me suis trompé, elle ne
130 me donnera pas sa main puisque c'est mon bras qu'elle prend.

Cette fille, je l'aime. C'est la mienne.

Elle s'appelle Valentine et n'a pas encore sept ans.

Anna GAVALDA

Réponds aux questions suivantes en formulant des phrases personnelles. Pour les questions à choix multiple, coche la(les) réponse(s) correcte(s).

/13 → /20

1. a) L'auteur met tout en œuvre pour pousser le lecteur à se tromper sur la relation entre les personnages principaux. Qui sont-ils réellement l'un pour l'autre ?

/2

.....

b) Que tente-t-il de faire croire au lecteur ?

/3

.....

c) Cite trois expressions qu'il emploie pour induire le lecteur en erreur.

1.

2.

3.

2. Cite quatre traits physiques ou vestimentaires du personnage féminin qui touchent particulièrement le narrateur.

/2

1.

2.

3.

4.

3. a) Où le narrateur aurait-il souhaité se rendre pour dîner avec Valentine ?

/1

.....

.....

b) Malheureusement pour lui, elle choisit de se rendre autre part. Relève trois expressions où le narrateur exprime son avis négatif sur l'endroit où ils se rendent.

/2

1.

2.

3.

c) Pourtant, le titre de la nouvelle est *Happy Meal* ; ce qui signifie « Repas heureux » en anglais. Explique pourquoi l'auteur du texte a donné ce titre à son récit malgré le dégoût de son narrateur pour le restaurant où il se trouve.

/3

.....

.....

.....

.....

.....

V. COMMENT FAIRE RÉFÉRENCE À UN PASSAGE D'UN RÉCIT ?

Lis le texte qui suit. Ensuite, réponds au questionnaire en respectant les consignes données.

Comment aviez-vous deviné ?

Marthe Ferrand souffre d'allergies multiples : au pollen, à la poussière, aux poils de chat. Contre le cycle des saisons, elle est impuissante. Qu'elle le veuille ou non, les fleurs continueront à se féconder au gré du vol des insectes et du vent, à s'épanouir dans le parc de l'autre côté de la rue, à pénétrer dans sa maison par les fentes en dessous des portes, la cheminée et les bouches d'aération. Elle se sent tout aussi désarmée face à la poussière qui se dépose sur ses meubles cirés, recouvre leur surface lisse et brillante d'un fin voile gris, ou se niche dans le tapis de haute laine du salon.

Alors elle retourne sa haine contre les chats, ces animaux fourbes et sournois dont le plaisir cruel est d'abandonner leurs poils sur tout ce qu'elles frôlent et de la faire éternuer.

10 Depuis sa retraite, Marthe a fait le vide autour d'elle : plus de soi-disant amis qui l'importunent, foin des émotions inutiles, finies les nouveautés qui n'apportent jamais rien de bon. Les jours qui passent ont tous la même couleur uniforme, grise, troublée seulement par cette excitation secrète que lui procurent ses allergies. Elle ne se résout à sortir dans la rue que quand elle n'a plus le choix et elle ne met les pieds dans le parc en face de chez elle
15 qu'à partir de décembre, quand le froid de l'hiver fige jusqu'au dernier signe de vie. Dans une des poches de son gros manteau – elle ne supporte que le synthétique, la laine naturelle la faisant larmoyer affreusement – elle serre une boîte. Une jolie petite boîte ronde en argent cloisonné contenant de la strychnine. Trois ans plus tôt, au moment de remettre sa pharmacie, elle en a gardé une quantité suffisante pour empoisonner la ville entière. Mais
20 elle n'en veut qu'aux chats, ces créatures malfaisantes, ces erreurs de la nature qu'il faut exterminer jusqu'au dernier. Or elle connaît leur faiblesse, tout spécialement en saison hivernale : ils sont toujours affamés.

Cette année-là, dès les premières gelées, une force mystérieuse la pousse à quitter la maison et à faire un tour dans le parc, la petite boîte ronde serrée dans la poche de son
25 manteau. Mais pour découvrir très vite que les matous ont déserté les allées et les parterres,

que l'étrange épidémie qui, aux yeux des habitants, décime depuis quelques hivers la race féline, n'a pas laissé un seul survivant. Elle devrait s'en réjouir, mais curieusement elle se sent lésée. Elle rentre chez elle, terriblement frustrée.

Assise dans la semi-pénombre de son salon à ruminer son dépit, tout à coup, elle redresse la tête : on a sonné à la porte ! Qui cela peut-il être ? Depuis des mois, plus personne n'a franchi le seuil de sa maison ! Elle se sent prise de panique. Quelqu'un aurait-il surpris son secret ? Elle se lève et se dirige à pas prudents vers le hall d'entrée. Un deuxième coup de sonnette ! Elle hâte le pas, entrouvre la porte et découvre un sourire au milieu d'une toison de boucles blondes.

– Madame Ferrand ? Que je suis heureuse de faire votre connaissance ! Permettez que je me présente : Louise Maniet, votre nouvelle voisine. Nous avons emménagé hier soir. Je pensais que ce serait bien de me présenter sans tarder. Votre nom, je le connais pour l'avoir lu sur la sonnette. Bien joli, à vrai dire !

Tout en parlant, elle pousse la porte et entre dans la cuisine.

– Mais comme c'est coquet chez vous ! Une cuisine toute équipée et des meubles du meilleur goût ! Permettez que je passe devant vous. Oh, qu'elle est belle, la tapisserie dans votre salle à manger ! Et puis, ce dressoir ancien, une authentique merveille ! Quelle chance vous avez ! Vraiment, je suis enchanté de vous avoir comme voisine. Mais... vous ne trouvez pas qu'il fait un peu sombre ici ? Voyez, quand on tire les rideaux, comme la lumière égaie l'ensemble... Oh, mais je m'impose ! Vous avez sûrement des choses plus importantes à faire. Notez que moi aussi. Un déménagement, ça pose des tas de problèmes. Plus un meuble, plus un bibelot n'a l'air de trouver sa place. Au regret, mais je dois filer. Je vous promets que je reviendrai. Je suis absolument ravie d'avoir fait votre connaissance.

La jeune femme quitte la maison en laissant la porte grande ouverte. Marthe, qui l'a suivie jusqu'au seuil, comme hébétée, referme soigneusement le battant et retourne au salon. Avec un soupir de soulagement, elle se laisse tomber dans son ample fauteuil en cuir souple. Elle se demande un instant si elle vient de rêver.

Pendant le reste de la journée, le souvenir de sa nouvelle voisine la hante, l'obsède. Quel cauchemar que cette jeune personne, si atrocement loquace et fébrile ! Un véritable tourbillon dans sa vie tranquille ! A plusieurs reprises, elle se surprend à tenter de retracer

les traits de son visage, mais en vain. La seule chose dont elle se souvient, c'est de sa chevelure, cette toison luxuriante qui voltigeait autour de sa tête pendant qu'elle s'agitait et parlait.

Marthe cesse un instant de préparer le dîner et se met à arpenter la cuisine. Il lui faut
60 agir avant que la situation ne se gâte et ne devienne intenable. En aucun cas, elle ne peut permettre à cette intruse de revenir bouleverser son existence réglée, abandonnant ci et là des poils de son abominable crinière.

Deux jours plus tard, au milieu de l'après-midi, la jeune voisine refait son apparition.

– Je ne m'attarderai guère, lance-t-elle de sa voix haut perchée. Je me suis dit que vous
65 étiez bien seule. Alors j'ai décidé de vous inviter à partager mon goûter. Oh, rien de spécial, vous savez ! Juste quelques petits gâteaux à la crème. Je ne devrais pas en manger, mais on ne peut pas se priver de tout, n'est-ce-pas ? Mon mari rentre d'habitude vers quatre heures et demie. Ainsi, vous aurez l'occasion de le rencontrer. Donc à tout à l'heure. Je vous attends avec impatience.

70 Déjà, elle est repartie.

Marthe ne quitte la maison que quelques minutes avant l'heure fixée. Elle veut éviter de rester trop longtemps seule à seule avec sa voisine. Louise Maniet l'accueille sur le pas de la porte, visiblement excitée, et la fait entrer dans le salon. Un bric-à-brac d'objets encombre les meubles et le parquet. Un coin de la table basse a été libéré pour le goûter.

75 – Prenez place, l'invite la jeune femme, j'arrive tout de suite avec le café. Car vous buvez du café, n'est-ce-pas ? Rassurez-vous, je ne l'ai pas fait trop fort, ainsi il ne vous empêchera pas de dormir la nuit.

Sur un plateau où traînent encore des traces de poussière, sont disposés pêle-mêle deux tasses et quatre petits gâteaux couverts d'une épaisse couche de crème. Marthe sort
80 vivement de la poche de son manteau la petite boîte ronde en argent cloisonné et se penche sur la table.

Bientôt, Louise revient avec la cafetière, le sucre et le lait et s'écrie :

– Mais suis-je donc distraite ! Je ne vous ai même pas débarrassé de votre manteau. Je le pends ici, sur le dossier d'une chaise. C'est que mon mari n'a pas encore pris le temps

85 d'accrocher la patère. Ah, les hommes, vous savez ce que c'est ! Mais mettez-vous donc à l'aise. Servez-vous de sucre ou de lait. Faites comme chez vous.

Elle saisit un gâteau un peu abîmé posé du côté de Marthe et s'assied sur un coin du fauteuil en face.

– Il était sans doute mal emballé, dit-elle sur un ton d'excuse. Mais servez-vous donc. Il n'est pas mauvais, n'est-ce-pas ? Oh ! Voilà déjà mon mari qui rentre !

Elle se lève d'un bond et redépose le gâteau, le visage soudain crispé. Un homme entre dans la pièce.

– Benoît, mon chéri, voici madame Ferrand, notre voisine. Je l'ai invitée à venir partager notre goûter.

95 L'homme tend distraitemment une main molle à la vieille femme, saisissant de l'autre un gâteau qu'il enfourne d'un trait.

– Tu veux une tasse de café, mon chéri ?

100 Ignorant la question, l'homme quitte le salon. Quelques instants plus tard, les deux femmes entendent ses pas lourds monter l'escalier. Comme libérée de sa présence, Louise se remet à babiller, passant d'un sujet à l'autre avec une facilité qui donne le vertige à Marthe, mais lui épargne de devoir répondre. Après une demi-heure, la vieille femme se lève, remet son manteau et prend congé.

Elle est à peine rentrée chez elle qu'on sonne à la porte. Encore sa voisine ! Louise regarde Marthe avec de grands yeux effarés, se précipite dans le salon et se laisse tomber dans le grand divan.

– Je ne sais pas ce qui lui arrive, hoquette-t-elle. Je suis montée et l'ai trouvé plié en deux, comme s'il avait des crampes au ventre... Et cette écume sur les lèvres ! C'est horrible ! Brusquement, il s'est raidi et est tombé à terre de tout son long. Que vais-je faire, madame Ferrand ? Il faudrait peut-être appeler un médecin... la police aussi... J'ai si peur...

110 Calmement, Marthe se lève et décroche le téléphone. Elle avertit les services d'urgence. Elle en a l'habitude depuis l'époque où elle était pharmacienne. Ensuite, toujours avec le même calme, elle va s'asseoir auprès de la jeune femme et, à sa propre surprise, sans la moindre répugnance, elle pose la main sur son abondante chevelure et la caresse doucement. Quelque chose s'est soudain dénoué dans sa poitrine...

115 Quand les sirènes de l'ambulance et les voitures de police s'arrêtent devant la maison voisine, Marthe aide Louise à se lever et la raccompagne chez elle. Le diagnostic du médecin est immédiat et sans appel : mort par empoisonnement. Louise est entendue par la police. Marthe insiste pour rester auprès d'elle. L'inspecteur hésite, puis accepte.

– Je ne comprends pas, bredouille la jeune femme. Il a mangé un gâteau comme nous...
120 J'avais invité madame Ferrand, notre voisine, à venir goûter... Je venais de les déballer. Ils arrivaient tout frais de chez le pâtissier du coin... S'il y a eu du poison, pourquoi ne nous a-t-il rien fait, à nous deux ? Mais au fait, il reste encore un gâteau sur le plateau à la cuisine. Vous pourriez peut-être le faire analyser... Mon pauvre mari ! C'est effrayant !

Elle éclate en sanglots. Son malheur la rend curieusement si proche ! Marthe demande
125 de témoigner.

– Je peux confirmer, monsieur l'inspecteur, qu'elle a ouvert l'emballage devant moi. Même que le nœud de la ficelle lui a posé problème.

Louise lève la tête et observe la vieille femme à la dérobée. Elle serre sa main décharnée dans la sienne et se remet à sangloter de plus belle.

130 Après l'interrogatoire, la police fouille la maison, mais ne trouve pas la moindre trace de poison. L'inspecteur décide cependant d'inculper Louise. Marthe propose de payer la caution pour que la jeune femme ne doive pas croupir en prison.

Une enquête est menée dans la ville voisine où les Maniet ont vécu pendant plusieurs années. D'après les voisins, ils formaient un couple sans histoires, marié depuis cinq ans, qui
135 avait l'air de s'entendre ni mieux ni moins bien que tant d'autres. Non, ils n'étaient pas spécialement sympathiques, mais personne n'avait de griefs particuliers contre eux. Certes, il buvait parfois un verre de trop et pouvait alors se montrer querelleur. Quant à Louise, elle était du genre agité, instable, un peu négligé aussi, mais rien qui explique un meurtre.

L'enquête se prolonge et les comparutions devant le juge d'instruction sont à chaque
140 fois plus pénibles. La jeune femme fond en larmes. En bonne voisine, Marthe l'accompagne et la ramène chez elle. Après trois mois, à défaut de preuves, finalement, l'affaire est classée.

Dans la maison de Marthe, la vie reprend son cours. Mais rien n'est plus comme avant. Elle néglige les poussières et oublie d'éternuer. Aux premiers rayons de soleil printanier, les rideaux de son salon sont tirés. Et quand elle s'ennuie, ce qui lui arrive de plus en plus

145 souvent, elle se rend chez sa voisine qui se jette à son cou comme une adolescente et se réjouit de sa venue. Parfois, les deux femmes se promènent en ville, bras dessus bras dessous, la plus jeune portant les commissions de son aînée ou la tenant par la main pour lui faire traverser la rue.

Un an s'écoule et Louise n'a toujours pas fini de ranger sa maison. Bon nombre d'objets
150 restent dans les caisses et le désordre règne en maître partout. La jeune femme est de plus en plus souvent absente de chez elle. Au début de l'hiver suivant, Marthe fait aménager dans sa maison une chambre qui n'a jamais été occupée. Louise y emménage.

Un soir, les deux femmes sont assises côte-à-côte dans le salon, Marthe caressant tendrement sa cadette.

155 – Il te faisait souffrir depuis tant d'années ! dit-elle. Mais comment as-tu pu vivre avec lui pendant si longtemps ?

– Oh, ce ne fut pas facile ! Mais j'espérais qu'avec le temps, il changerait. Deux fois, j'ai pris rendez-vous pour lui chez un psychologue, mais jamais il ne s'est présenté. Il me battait presque tous les soirs. Je ne savais vraiment plus quoi faire. Mais il me semblait que
160 je l'aimais encore. C'est moi qui ai voulu déménager. J'avais le vague espoir qu'ailleurs, dans une autre maison, une autre ville, il changerait. Mais le soir même de notre arrivée dans le voisinage, il a recommencé. Le lendemain, j'ai sonné à la porte de mon voisin de droite, un certain monsieur Louvreau. Il m'a reçu sur le seuil. Il n'a pas manqué de médire à votre sujet. De me dire que vous étiez une personne bizarre. Que votre passe-temps préféré était
165 d'empoisonner les chats. Quand ses deux siamois étaient morts un an plus tôt, il avait fait pratiquer des autopsies. Les analyses avaient décelé dans leur estomac de fortes doses de strychnine. Il n'avait pas le moindre doute que c'était vous la coupable, mais à défaut de preuves, il n'a jamais rien pu faire contre vous.

Un bref silence, puis elle ajoute :

170 – Je suis donc venue vous trouver. Je me disais qu'avec le temps, je finirais par découvrir la cachette où vous conserviez le poison. Mais en vous invitant à goûter, pas un instant je n'ai pensé que vous aviez déjà compris... Cependant, il y a une question qui continue à me trotter dans la tête : comment aviez-vous deviné quel gâteau mon mari mangerait ?

Réponds aux questions suivantes en formulant des phrases personnelles. Pour les questions à choix multiple, coche la(les) réponse(s) correcte(s).

/21 →

/20

1) Comment Marthe a-t-elle pu se procurer une grande quantité de poison ? Recopie un extrait du texte.

/1

.....

.....

2) Quel était le réel but de Louise quand elle s'est rendue la première fois chez elle ? Recopie des extraits du texte.

/2

.....

.....

.....

.....

.....

.....

3) a) À long terme, c'est-à-dire après le choc qu'elle subit en voyant son mari mourir, quel est le sentiment de Louise vis-à-vis de son décès ?

/2

Elle est soulagée.

Elle est anéantie.

Elle en veut à Marthe.

b) Justifie ton choix :

.....

.....

4) Dans le cadre de l'enquête sur la mort de Benoît, Marthe fait un faux témoignage à la police.

a) En quoi son mensonge consiste-t-il ?

/1

.....

.....

.....

.....

b) Pour quelle raison ment-elle ?

/2

.....

.....

.....

.....

5) a) Le récit se termine sur une question posée par Louise à Marthe : *Comment aviez-vous deviné quel gâteau mon mari mangerait ?* Quelle est la réelle réponse à cette question ?

/2

.....

.....

.....

b) Pour quelle raison Marthe voulait-elle assassiner sa victime ?

/2

.....

.....

.....

6) Détermine si les propositions suivantes sont vraies ou fausses en traçant une croix la colonne. Si une proposition est fausse, corrige-la en citant un extrait du texte.

/2

Propositions	Vrai	Faux
<p>a) Louise est immédiatement innocentée grâce au faux témoignage de Marthe.</p> <p>Correction :</p> <p>.....</p>		
<p>b) Marthe et Louise ont le même âge.</p> <p>Correction :</p> <p>.....</p>		

7) a) Pourquoi peut-on affirmer que la personnalité de Marthe évolue grâce à sa rencontre avec sa voisine ?

/2

.....

.....

.....

.....

b) D'après toi, à quoi cette évolution est-elle due ?

/3

.....

.....

.....

.....

À RETENIR

- Pour répondre à une question de compréhension à la lecture, citer un extrait de texte est régulièrement indispensable, car cela te permet de prouver que ta réponse est correcte. Certaines consignes te l'imposent d'ailleurs.
- Lorsque qu'une consigne te demande de **reprendre ou de citer un extrait de texte**, tu dois obligatoirement **le recopier mot à mot** et l'encadrer de **guillemets** (« » ou " ").
- Si pour justifier une réponse, il t'est demandé de **faire référence à un passage d'un récit**, tu peux par contre te permettre de **raconter les événements de l'histoire avec tes mots**. Ta réponse sera acceptée tant que tes propos seront fidèles au contenu du texte.
- Lorsque tu veux citer un extrait de texte et en retirer un passage inutile, **tu peux employer le symbole [...] à condition que l'extrait que tu écris apporte les éléments de réponse indispensables.**
 - « L'enquête se prolonge ~~et les comparutions devant le juge d'instruction sont à chaque fois plus pénibles. La jeune femme fond en larmes. En bonne voisine, Marthe l'accompagne et la ramène chez elle.~~Après trois mois, à défaut de preuves, finalement, l'affaire est classée. »
 - = « L'enquête se prolonge[...]. Après trois mois, à défaut de preuves, finalement, l'affaire est classée. »